

Conférence de Martin Heidegger à Zürich (5 novembre 1951)

Autor(en): **Savioz, Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1951)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

28 mai 1951. — Communication de M. Ph. DE VARGAS, professeur : La Bible mentionne-t-elle la Chine et la soie ? — Etude de M. H. MEYLAN, professeur : *Moines de Syrie*.

25 juin 1951. — Etude de M. L. RUMPF, professeur : *Situation et formation des laïcs dans l'Eglise*.

En outre, la société a participé à l'organisation de deux conférences publiques :

Le 15 novembre 1950, M. P. BURGELIN, professeur : *L'homme et les mythes de notre temps* (Conférences académiques, Aula de l'Université), et le 20 février 1951, M. M. GOGUEL, professeur : *Ce que l'Eglise doit à l'apôtre Paul* (A. P. P., Aula de l'Université).

L'ACTUALITÉ

CONFÉRENCE DE MARTIN HEIDEGGER A ZURICH

(5 NOVEMBRE 1951)

Le titre de la conférence : « ... *dichterisch wohnt der Mensch...* » est tiré de la poésie de Hölderlin : *In lieblicher Bläue...* L'exposé portait sur le lien existentiel, qui, d'après Heidegger, unit *dichterisch* et *wohnen*, le « poétique » et l'« habiter » humain. En voici l'essentiel :

Où y a-t-il, dans notre façon habituelle d'habiter, une place pour la poésie ? L'« habiter » est un fait fondamental de l'existence humaine, impliqué dans cet autre fait qu'est le « poétiser » (*das Dichten*) ; l'« habiter » et le « poétiser » se rejoignent. C'est seulement par le « poétiser » que l'« habiter » devient un vrai « habiter ». Par la nature même du *Dichten* nous connaissons la nature du *Wohnen*.

« ... *dichterisch wohnt der Mensch...* » Est-ce que le fait d'« habiter poétiquement » ne paraît pas, au premier abord, arracher l'homme à la terre ? « Habiter poétiquement », c'est habiter sur cette terre (*auf dieser Erde*) ; ce n'est donc pas un arrachement à cette terre ; au contraire, le « poétiser » (*das Dichten*) place l'homme sur la terre. C'est ce que Hölderlin veut indiquer dans ce vers.

En outre, d'après le poète interprété par Heidegger, l'homme acquiert le mérite (*Voll Verdienst*) par la peine (*lauter Mühe*) sur cette terre, et de ce fait il lui est permis de lever le regard (*Aufschauen*) vers le ciel. En regardant en haut il mesure (*durchmisst*) toute l'étendue entre (*das Zwischen*) le ciel

et la terre. La *dimension* est cet « intermédiaire », cette « conversion » (*Zukehr*) de la terre et du ciel l'une vers l'autre. L'homme mesure la dimension en se mesurant à la divinité (... *misset... der Mensch sich mit der Gottheit*). La « prise de mesure » (*Massnahme*) de la dimension est le « poétique » (*das Dichterische*). « Poétiser » est mesurer. C'est seulement par le « poétiser », prise de mesure, que l'homme connaît la dimension de son être. La *dimension* est la mesure avec laquelle l'homme mesure son « habiter » (*Wohnen*). Par là seulement l'homme devient apte à être selon sa nature et sait garder sa juste mesure (*das Zugemessene*). La nature humaine est vraiment (*west*) dans la poésie.

L'homme se mesure à la divinité. « *Ist unbekannt Gott ?* » « Dieu est-il inconnu ? » se demande Hölderlin. Dieu est, tel qu'il est, inconnu. Pourtant, précisément en tant qu'inconnu, il est la mesure pour le poète. Comment l'inconnu peut-il devenir la mesure ? L'inconnu doit apparaître, et s'il apparaît, il doit être connu. Mais Dieu n'apparaît pas ; il doit apparaître (*erscheinen*) en tant que le « paraissant » (*das Scheinende*) inconnu. Cette « ouverture » ou « révélation » (*Offenbarkeit*) de Dieu est mystérieuse.

Pour l'homme la mesure consiste dans la manière dont Dieu, restant inconnu, se révèle (*sich offenbart*). Cet « apparaître » de Dieu est la mesure à laquelle l'homme se mesure. Le fait de dévoiler (*das Enthüllen*) est ce qui laisse voir ce qui se cache (*sich verbirgt*). Il ne s'agit pas d'arrachement (*Herausreißen*) dans ce dévoilement, mais de garder (*hüten*) ce qui se cache (*das Verborgene*) dans son « occultation » (*Verborgeneheit*). Mesure étrange (*seltsam*) ! Pas de saisie (*Greifen*), mais des gestes (*Gebärden*) qui correspondent à la prise de cette mesure. *Seule* cette mesure donne la mesure de la nature de l'homme. L'homme « habite » (*wohnt*) en mesurant cet espace entre la terre et le ciel.

Et, pour autant qu'il est terrestre, il « ex-siste » (*aussteht*) cette dimension et doit se rapporter à toute son étendue. C'est ce que signifie *dichten* (« poétiser »), ποιείν. Le « poétiser » est cette prise de mesure pour l'« habiter » de l'homme. Le mesurage (*das Ermessen*) est mystérieux. Notre manière habituelle de mesurer n'atteint peut-être pas la nature propre du « mesurer ». Il ne faut en tout cas pas penser à des nombres. La nature du « mesurer » n'est pas un *quantum*. Avec des nombres on peut calculer, mais non pas avec cette mesure. La manière de prendre cette mesure n'est pas un « saisir », un « appréhender », mais un « laisser-venir » (*ein Kommenlassen*) de ce qu'il est accordé de mesurer (*des Zugemessenen*).

Qui est Dieu ? Que pouvons-nous dire de Dieu ? Qu'est-il ? — Tout ce qui est visible au ciel et sur la terre n'est pas Dieu. Dieu y repose (*ruht*) en tant qu'inconnu. En regardant le ciel, le poète « appelle » (*ruft*) ce qui se laisse apparaître en tant que se voilant (*jenes das sich als sich verbergende erscheinen lässt*)... Pour exprimer l'invisible tel qu'il apparaît, le poète parle par images. L'image réalise l'unité du lointain et du rapproché, lie le familier à l'étranger. Ainsi la nuit n'est pas obscurité totale (*Finsternis*), mais ombre qui suppose la lumière... Le poète regarde le ciel, le ciel est la mesure. Il n'y a pas de mesure sur la terre. La prise de mesure est le *Dichten*. *Dichten* n'est pas bâtir (*bauen*) au sens d'édifier, mais, en tant que prise de mesure, il est le commencement du *Wohnen*. Le *Dichten* laisse l'« habiter » de l'homme être un « habiter ». L'homme « habite » pour autant qu'il « bâtit », mais non en s'installant (*einrichtend*) sur la terre. Le « bâtir » véritable consiste dans la prise de mesure. C'est le poète qui prend la mesure pour l'architecte, pour la structure de l'existence. « Poétiser » et « habiter » appartiennent donc l'un à l'autre mutuellement.

Et nous, habitons-nous « poétiquement » (*dichterisch*) ? — Il est vraisemblable que nous habitons totalement « sans poésie » (*undichterisch*). Pourquoi ? Parce que nous sommes aveugles. Peut-être avons-nous un œil de trop, comme le roi Œdipe. La raison de notre aveuglement serait, dans ce cas, la *surmesure* (*Übermass*). Notre incapacité de prendre mesure vient de la *surmesure* caractérisée par une frénésie de calcul (*eines rasenden Rechnens*)... Un tournant pourrait se produire, si nous ne perdions pas tout à fait de vue le « poétique ». Mais il faut que le « poétique » soit auparavant pris au sérieux. Nous « habitons » authentiquement ou inauthentiquement selon que nous « habitons » poétiquement ou non.

Quand, combien de temps y aura-t-il un « poétiser » authentique ? Aussi longtemps que l'« amabilité » (*Freundlichkeit*), « la Pure » (*die Reine*), au sens de $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$, durera... Dans le fait de se mesurer à la divinité (dans la *mesure*, sans dépasser la mesure), se réalise l'« habiter » poétique, une vie qui « habite » (*ein Wohnend-Leben*).

*

Comment l'auditoire a-t-il accueilli l'exposé de Heidegger ? Les échos qui nous sont parvenus de différents côtés expriment une réaction, dans l'ensemble, nettement négative. La langue déconcertante — pas nécessairement incompréhensible — de Heidegger provoque, de prime abord, un sentiment de malaise. (On a pu s'en rendre compte à la lecture de la traduction délibérément littérale que nous venons de donner). On a une impression de jeu, de jonglerie avec le vocabulaire, qui surprend chez un philosophe. Mais le désaccord porte bien plus sur le fond et sur le procédé adopté que sur l'expression. Les questions et objections qui ont été posées dans le colloque organisé par le séminaire de philologie de l'Université manifestent clairement cette divergence. Voici, en bref, deux de ces questions. La première a été posée par le professeur Emil Staiger : Pourquoi M. Heidegger s'attache-t-il toujours plus à l'interprétation de textes pour exposer sa philosophie ? Pourquoi choisit-il précisément Hölderlin, et dans la conférence donnée à Zurich, un poème dont on ne sait pas si Hölderlin est vraiment l'auteur ? — Il est vrai, répond Heidegger, que la philologie n'a pas *prouvé* (*bewiesen*) que ce texte soit de Hölderlin. D'ailleurs, la philologie ne peut rien *prouver* ; elle ne peut qu'« indiquer » (*hinweisen*)... Toutefois, il ne fait aucun doute que le poème en question est bien de Hölderlin. A supposer qu'il ne le soit pas, cela ne serait d'aucune importance, car la vérité qu'il exprime n'est pas vraie parce que Hölderlin l'a dite. — Pourquoi partir de l'interprétation d'un texte ? « Je redoute toujours de dire ce que j'ai à dire. Le texte est, pour moi, une mesure de protection. J'ai toujours procédé ainsi. Il ne m'est arrivé que deux ou trois fois de faire un cours sans m'appuyer sur un texte... Nous devons d'abord apprendre à lire... La parole des poètes et des penseurs protège ce que l'on a à dire. On ne peut pas penser sans penser *avec* l'histoire... La langue conduit à la chose signifiée... Préparer les hommes d'aujourd'hui à reprendre par delà l'historique le contenu significatif de la langue, telle est toute ma manière de penser... La distinction entre l'*être* et l'*étant* est restée « impensée », dans ce sens qu'ici quelque chose ne s'était pas encore révélé, quelque chose qui a été réservé pour l'homme d'aujourd'hui. C'est pourquoi nous devons revenir tout au commencement à propos de l'être, le laisser se révéler lui-même, tandis que la science moderne procède à rebours par intervention (*Eingreifen*) dans l'être... »

Après un moment de silence, Heidegger poursuivit d'une voix grave, angoissée : « La bombe atomique a explosé depuis longtemps, dès le moment où la révolte contre l'être a éclaté... »

C'est un étudiant qui posa la seconde question : « Quelle différence faites-vous entre l'être (*Sein*) et Dieu ? » — Heidegger : « Etre et Dieu ne sont pas identiques. Il ne faut pas essayer de penser la nature de Dieu à l'aide de l'être... Si j'avais à écrire une théologie, je n'emprunterais jamais le mot *être*... La révélation de Dieu est pour l'homme comme l'expérience de Dieu... Ce fut une grave erreur de la pensée occidentale de prendre l'être pour Dieu, erreur qui s'est glissée jusque dans la Bible... »

Ni les philologues ni les philosophes n'ont paru satisfaits des réponses de Heidegger. Le résultat le plus positif des entretiens avec l'auteur de *Sein und Zeit* et de sa conférence sur Hölderlin a été, semble-t-il, de stimuler les esprits et de les inviter à repenser les questions débattues. Ce n'est pas peu de chose.

RAYMOND SAVIOZ.

N. B. — Nous apprenons que Heidegger a l'intention de publier prochainement en Allemagne la conférence faite à Zurich.

NOTES ET NOUVELLES

L'Université de Strasbourg a conféré le doctorat *honoris causa* à M. Henri Meylan, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne et président du Comité général de la *Revue de théologie et de philosophie*.

*

Les 9 et 10 octobre 1951 s'est tenue à Paris l'assemblée constitutive de la Société de langue française pour l'étude de l'Ancien Testament. Tous les professeurs d'Ancien Testament de France et de Suisse française étaient venus, ainsi que de nombreux pasteurs. Des travaux furent présentés par MM. Jacob (Strasbourg) : « Le congrès des orientalistes d'Istanbul », Parrot (Paris) : « Les manuscrits de la Mer Morte », Pidoux (Lausanne) : « Une théologie biblique de l'Ancien Testament est-elle possible ? », F. Michaëli (Paris) : « L'Ancien Testament, objet de recherche scientifique et source de la prédication de l'Eglise ».

La société, dont la fondation est due principalement à l'activité de M. Martin-Achard, pasteur à Nancy, se propose, comme ses sœurs d'Angleterre et de Hollande de promouvoir par tous les moyens mis à sa disposition l'étude de l'Ancien Testament dans les pays de langue française.

*

La Société suisse de philosophie s'est réunie à Berne le 11 novembre 1951 pour entendre une communication de M. Paul Häberlin (Bâle) sur *Die Aufgabe der Philosophie*. M. Henri Reverdin (Genève) était le premier rapporteur.

*